



« Nous n'avons pas d'a priori sur la façon dont le chantier va sonner. Une perceuse, un coup de scie... La partition n'est pas écrite »

**D**ans les bungalows du chantier de la Philharmonie de Paris, Porte de Pantin, trône une imposante maquette de l'œuvre signée Jean Nouvel. Cette réplique au 1/10 sert à valider les qualités acoustiques de l'auditorium de 2400 places, qui ouvrira ses portes en 2015. Mais pas le temps de jouer les Gulliver. Il faut s'habiller. « Qui chausse du 42 ? » Croquenots de sécurité, gilets fluo, casques de construction. Sapés comme des Playmobil, Eric La Casa, Bertrand Gauguet et Pascal Battus pénètrent sur le site. A sa façon, le trio teste lui aussi l'acoustique de l'édifice. Son ambition : transformer en musique la cacophonie produite par les machines et les ouvriers. Ses outils : un saxophone, deux micros et un vieux Walkman. Démonstration.

**10 heures.** Au terme d'une descente dans un dédale de béton, le petit groupe débouche au niveau -3. Bienvenue dans la soufflerie, où de

grandes turbines brassent l'air de la salle de concerts, située plusieurs mètres au-dessus. En attendant, les ouvriers, eux, se sont volatilisés. Seule Alicia Keys s'époumone au loin, en lutte avec un pilonnage en règle du plafond. « Il n'y a que le son de la radio et du marteau piqueur, constate Eric La Casa. Ce n'est pas très intéressant. On va remonter. » Il est alors temps de noter deux choses. Un : le trio a une préférence pour les divas prénommées « perceuse » ou « scie à métaux ». Deux : il ne va pas se contenter du premier boum-boum venu. Le paysage sonore doit être suffisamment riche pour qu'Eric La Casa daigne ouvrir ses micros. La musique de chantier est une pratique sérieuse.

Les musiciens circulent en toute liberté au milieu des échafaudages. C'est la deuxième fois qu'ils viennent capter le son des travaux. Eric La Casa est aux micros, Bertrand Gauguet au saxophone et Pascal Battus aux... « surfaces rotatives » et « objets trouvés ». Ils sont les auteurs d'un CD intitulé *Chantier 1*, résultat d'une expérience menée en 2010 pendant la construction d'un

immeuble dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un disque confidentiel mais qui fait du bruit. « Si on devait nous coller une étiquette, disons que nous faisons de l'art sonore », estime Pascal Battus. On pourrait aussi parler de « *field recording* », d'« enregistrement de terrain ». Le terme recouvre un tas de pratiques, détaillées dans le récent ouvrage d'Alexandre Galand, *Field Recording. L'usage sonore du monde en 100 albums* (éd. le Mot et le Reste). Cela va de l'audionaturaliste, qui épie le chant de l'oiseau-lyre d'Australie, à l'ethnomusicologue, qui part à la rencontre des derniers Jivaros d'Equateur.

Le trio parisien, lui, a une passion pour les chantiers. « C'est un lieu en devenir, un espace où tout est possible, raconte Eric La Casa avec la sagesse d'un moine bouddhiste. Si on se rend sur le périphérique ou dans un parc, on sait déjà ce que l'on va entendre. Ici, on est constamment surpris. Nous n'avons pas d'a priori sur la façon dont le chantier va sonner. Une perceuse, un coup de scie... La partition n'est pas écrite. L'improvisation est au cœur de la dynamique de notre groupe. » Cinquante ans après Phil Spector, le trio donne une nouvelle définition du célèbre « mur de son ».

**10h30.** Remontée au niveau -1, dans ce qui sera un parking souterrain. Une colonne métallique fait office de puits de lumière, un filet d'eau s'écoule au milieu d'un enchevêtrement de câbles. L'endroit semble plaire aux chasseurs de sons. Pascal Battus s'assoit en tailleur et sort un vieux Walkman de sa poche, en démonte le capot et le branche à une prise électrique. Bertrand Gauguet prend un couvercle en aluminium et le place dans l'embouchure de son saxophone. L'art sonore, c'est aussi l'art du système D.

En avant la musique. Battus s'active sur le petit moteur de son appareil. En frottant une feuille de calque ou une planche de polystyrène, il produit des stridences à faire pâlir de jalousie la roulette du dentiste. On vient de faire connaissance avec les fameuses surfaces rotatives. « J'utilise ce vieux Walkman comme une minivieille à roue », expliquera son inventeur une fois la session terminée. Pour le moment, pas question de perturber l'enregistrement. Les sons produits par les instrumentistes se mêlent aux décibels des marteaux piqueurs et du compresseur. Gauguet se rapproche des murs avec son saxo, dialogue avec les surfaces. Pendant ce temps, La Casa déambule, s'éloigne de l'un, s'approche de l'autre. Il travaille comme un cinéaste, utilise son micro comme une caméra : travelling, zoom, plan large... Au bout de dix minutes, clap de fin. L'équipe vient de réaliser une « petite forme ». Une grande peut durer soixante minutes.

« Nous fabriquons des matériaux sonores, explique Bertrand Gauguet, formé au classique et au jazz. Ce qui m'attire, c'est le son, sa plasticité, ses couleurs. » Pour créer de nouvelles textures, tous les moyens sont bons, surtout les moins conventionnels, comme cette balle de jonglage glissée dans

**AU SAXOPHONE, BERTRAND GAUGUET**  
« Il y a une ambiguïté. Quelle est la source du son ? Moi ou le chantier ? »



**AUX MICROPHONES, ÉRIC LA CASA**  
« Parler de bruit, c'est émettre un jugement moral. »



**AUX « SURFACES ROTATIVES », PASCAL BATTUS**  
« J'utilise ce vieux Walkman comme une minivieille à roue. »

l'instrument. « Je produis ainsi certaines fréquences, comme des suraiguës ou des sub-basses, précise le musicien. Soit je souligne la musique du lieu, soit j'apparais dans le paysage sonore. Soudain, il y a une ambiguïté. Quelle est la source du son ? Moi ou le chantier ? » Sans le savoir, nous venons d'assister à la naissance d'une mélodie en sous-sol.

**11h30.** Changement de lieu. Battus saisit une barre métallique. Il frotte, percute et gratte sous l'œil curieux de deux ouvriers. La Casa est à l'écoute. « Nous vivons dans un monde de l'image. Si on était plus attentifs aux sons, notre société serait différente. Si on écoutait au

lieu de regarder, nous aurions par exemple d'autres hommes politiques. » Et certainement d'autres chanteurs. Fermons les yeux et ouvrons grandes nos esgourdes. Pour Eric La Casa, tous les sons naissent libres et égaux. « Parler de bruit, c'est émettre un jugement moral. Ce que l'on recherche, c'est l'interaction entre les musiciens et le chantier. A un moment, l'organisation du son dans l'espace et le temps devient intéressante. On n'est plus dans le brouillage et le bruit, mais dans la musique. » La matière captée sur le chantier fera sans doute l'objet d'un disque. Le premier enregistrement live de la Philharmonie de Paris.

**12 heures.** Retour à l'air libre. Le trio dispose d'une vue panoramique sur l'auditorium, encore sans toit. La grande salle n'est qu'un cratère de béton. Sur l'un des versants travaille un orchestre d'ouvriers. Juste au-dessus, une phalange de soudeurs fait des étincelles sur des poutrelles métalliques. Le lieu semble convenir à une dernière session. Comme d'habitude, c'est Eric La Casa qui donne le départ. Bertrand Gauguet, prêt à tout pour déridier son saxophone, fait glisser l'instrument contre les bords en tôle d'un wagonnet. On croit entendre une corne de brume. En guise de réponse, Pascal Battus empoigne des tiges de bois et s'acharne lui aussi contre la paroi. C'est bien connu : la musique adoucit les murs. ● J. B.